

Zeitschrift: Heimatschutz = Patrimoine
Herausgeber: Schweizer Heimatschutz
Band: 54 (1959)
Heft: 2-fr

Artikel: Derborence et sa forêt vierge
Autor: W.Z.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-173703>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

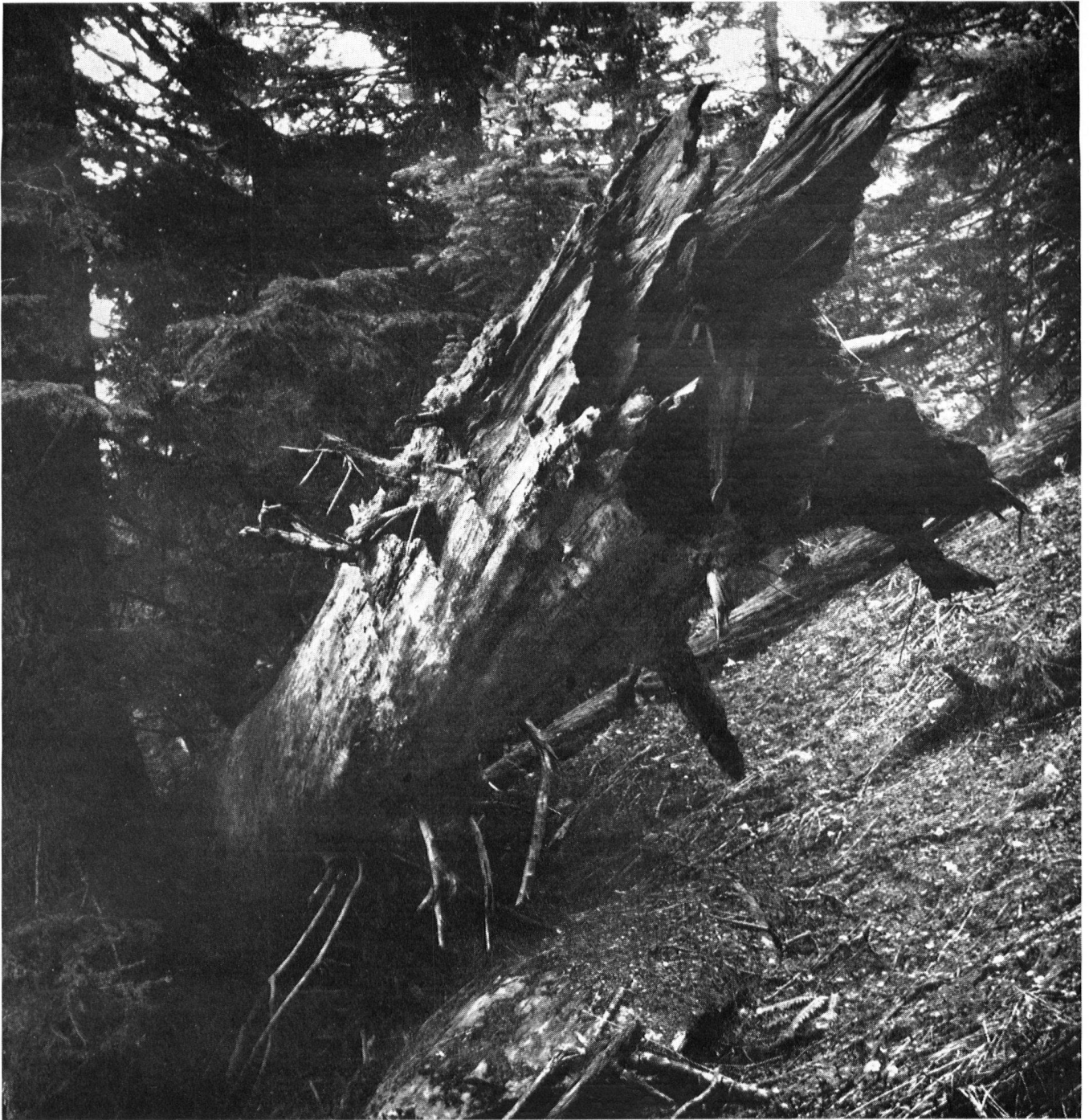
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 18.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



*Un vétéran de la forêt qui
a figure de monstre
antédiluvien ouvrant sa
gueule.*

Derborence et sa forêt vierge

«Derborence, le mot chante doux; il vous chante doux et un peu triste dans la tête. Il commence assez dur et marqué, puis hésite et retombe, pendant qu'on se le chante encore, Derborence, et finit à vide, comme s'il voulait signifier par là la ruine, l'isolement, l'oubli.»

Ainsi parlait Ramuz. Et il est vrai qu'il y a un lien mystérieux entre ce nom plein de résonance poétique et la contrée prestigieuse qui, au pied de la formidable muraille des Diablerets, garde encore dans sa beauté et sa grandeur solitaire la marque terrible des anciennes catastrophes. Diablerets, Tête d'Enfer, Quilles du

Diable: les mauvais génies de la montagne font sentir leur présence jusque dans le vocabulaire géographique. Quand, des pâturages d'Anzeinde, on a passé les hauts du Pas de Cheville, le paysage bascule et plonge vers le Valais; l'air, soudain plus sec, a l'odeur grisante de l'arole et du mélèze. Mais bientôt le regard s'arrête avec effroi sur un gigantesque éboulis, une coulée de rochers, de blocs énormes, un diabolique chaos où toute vie est définitivement abolie.

« C'est que ça est toujours tombé, d'aussi loin qu'on se souvienne! » dit le vieux Séraphin du roman à Antoine, le jeune berger, qui sera quelques jours plus tard enterré vivant sous l'avalanche et, après sept semaines, reparaitra, tel un fantôme, parmi les villageois épouvantés.

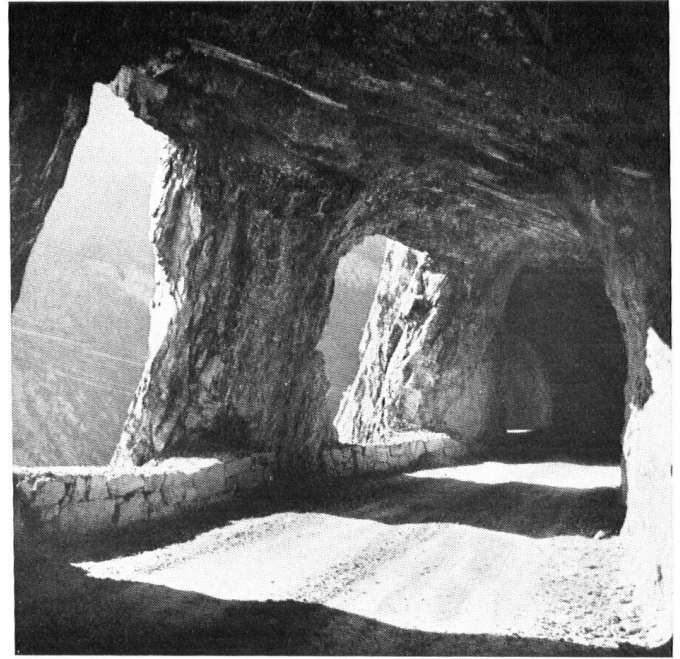
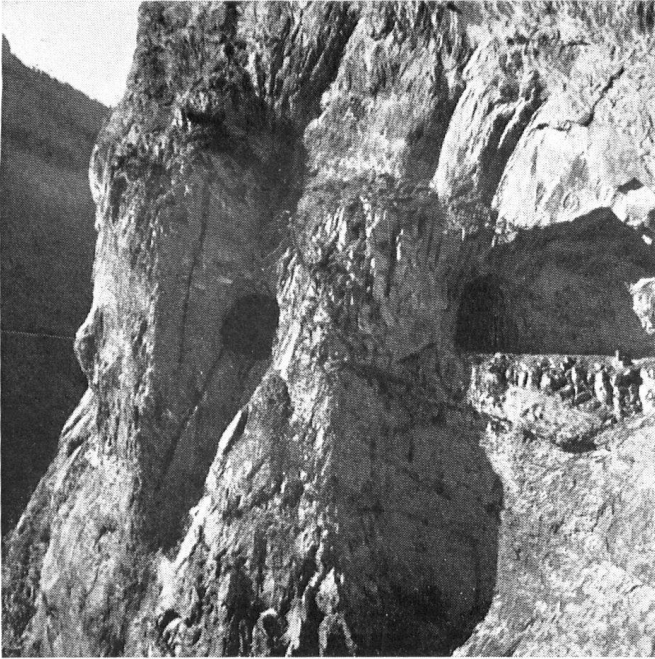
De sinistres légendes flottent encore sur la région et parmi les forêts.

Ce que rapporte l'histoire

Est-elle bien certaine de ce qu'elle avance? Dans ce haut lieu inquiétant, les faits établis se mêlent étrangement aux contes fantastiques. La date de la grande catastrophe: 23 septembre 1714, paraît sûre; une chronique du temps affirme toutefois que le 24 juin déjà, le Diableret avait commencé à lancer des pierres. Le curé prit la peine de monter en personne du bas de la vallée, et bénit la montagne pour l'exorciser. Les démons se tinrent cois pendant quelque temps; puis, quinze jours avant la désalpe, un grondement sourd ébranla les entrailles de la montagne maudite. La peur s'empara des bergers, et ils redescendirent précipitamment leurs troupeaux. Deux douzaines d'entre eux seulement restèrent.

Et le jour fatal arriva. C'était un magnifique dimanche d'automne, où toute la vallée jouissait béatement de sa lumière blonde. Entre deux et trois heures de l'après-midi, le Sex Diableret eut comme un tressaillement, puis un éclatement intérieur; la muraille de rochers céda sous une diabolique poussée, et une cataracte de blocs grands comme des maisons, de rochers, de pierres et de poussière se précipita dans la vallée, brisant ou déracinant les mélèzes et les sapins séculaires, emportés dans ce chaos avec les huttes de bergers, les étables, la chapelle; quatorze hommes et femmes furent ensevelis, ainsi qu'une centaine de vaches et de nombreux moutons, chèvres et porcs. Longtemps, une épaisse nappe de poussière assombrit l'atmosphère du site, jusque là si riant, de Derborence. Jevéillance, Pessot, Derbonne et Lizerne furent bloqués par ce titanesque éventail d'éboulis et formèrent des lacs. Puis, la paix du tombeau s'installa, lourde et silencieuse.

Séverin Antonin, au moment du cataclysme, était en train de préparer les pieux d'un enclos. Quand le grondement s'amplifia, il sortit, vit descendre la montagne, et se précipita tête baissée dans sa porcherie, qui était creusée à même la pente. L'avalanche de rochers passa au-dessus de lui, emportant l'alpage et tout son bétail. Quand ce fut fini, il put se hisser à travers les fissures. Une obscurité blafarde l'entourait, et l'air saturé de poussière était à peine respirable. Il entendit soudain une voix de femme, hurlant de douleur, de terreur et de désespoir. C'était la servante de la Banderette Possey, restée à l'alpage avec l'enfant qui lui avait été confié, pendant que les parents se hâtaient de regagner la vallée avec leur bétail. Antonin ne sut d'abord de quel côté venaient les appels; puis, étant parvenu à se rapprocher, il vit avec effroi que la jeune fille était enterrée jusqu'au cou. A grand-peine, il écarta les pierres et lui délivra les bras. Mais il était impossible de dégager le reste de son corps. Il eut alors conscience que c'étaient ses abondants jupons – à la mode valaisanne – qui l'emprisonnaient. Il sortit vivement son couteau, trancha toutes les brides, et tira de son tombeau, à demi-morte de frayeur, la jeune fille « dans le très simple appareil de la Vérité sortant de son puits ». Quant à la jeune enfant qui était avec elle, son ange gardien avait assuré sa sauve-



Il appartenait à la technique moderne de frayer un passage dans ces parois de rocher parfois verticales. Grâce à une série de tunnels, l'accès à la région de Derborence est devenu maintenant aisé. La route se termine d'ailleurs avant la forêt vierge, qu'on ne peut atteindre que par un sentier.

garde: elle s'était jetée à terre en recouvrant sa tête de son tablier pour ne rien voir, et elle gisait, sans une égratignure, entre les grosses pierres.

Mais tout n'était pas encore accompli. En 1749 suivit un nouvel éboulement, qui détruisit les quarante étables et chalets que la première catastrophe avait épargnés. Cette fois, les bergers avaient pris la fuite aux premiers grondements; aussi n'eût-on déploré aucune mort d'homme si cinq Bernois, travaillant du bois dans les gorges de la Lizerne, n'avaient pris la chose en plaisantant: « Les démons bernois du Diableret ne nous font pas peur: on est de la même race, ils nous laisseront tranquilles! » Ils se trompaient: l'avalanche les emporta avec la scierie.

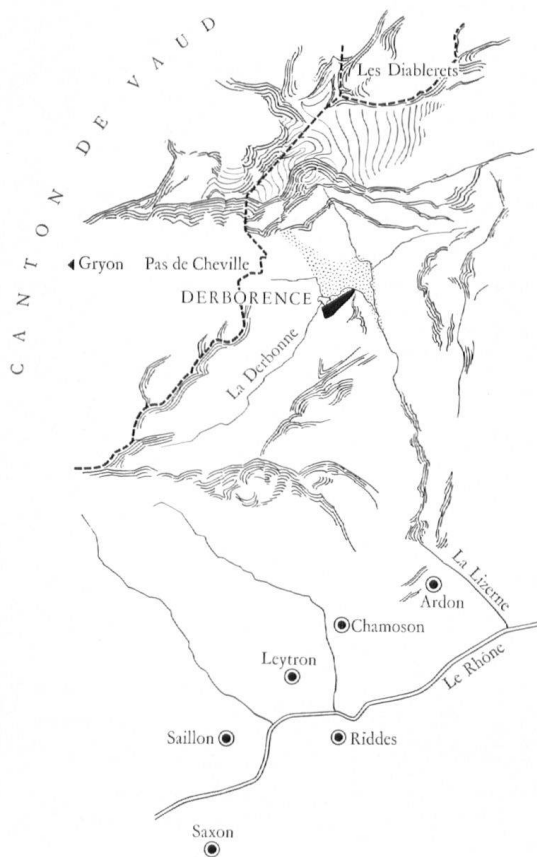
Le premier juillet 1881, un énorme bloc se détacha de l'arête du côté de la Tête de Vozé; le fracas fit trembler la montagne et... ses habitants. En 1944, toute une crête de rocher se rompit; pendant plusieurs jours, l'air fut empli d'une poussière jaunâtre. Aujourd'hui encore, celui qui sait entendre perçoit dans le tumulte des torrents et le sourd murmure des forêts l'écho lointain et assourdi des rochers catapultés de la paroi: quilles du Diable!

Le lac et la forêt vierge

Au flanc du barrage de pierraille projeté dans la vallée, le torrent qui descend de la Tsa de Derbon a formé l'adorable petit lac de Derborence, dont la rive sud est dominée par un mont escarpé et boisé: c'est là que se trouve la forêt vierge dont l'achat constitue le thème national de l'*Écu d'or* 1959. L'écroulement de la montagne, en effet, n'a pas eu seulement pour résultat la naissance de ce lac: il a barré l'accès à la forêt et rendu son exploitation impossible. C'est ainsi qu'un effroyable cataclysme est à l'origine de deux merveilles naturelles.

Cette forêt vierge est connue de longue date par les savants et les forestiers. Ils l'ont étudiée à fond et l'ont protégée, en partie, pour une durée indéterminée, par contrat du 2 juillet 1955 avec la commune de Conthey, propriétaire. Mais cette protection ne sera définitive que si la forêt devient propriété de la Ligue suisse pour la protection de la nature. La commune bourgeoisiiale de Conthey a fait preuve à cet égard d'une remarquable compréhension. Par décision du 26 avril 1959, elle a consenti à vendre ce territoire d'environ 50 ha. pour le prix de 100 000 fr.

Cette somme élevée se justifie-t-elle? La réponse affirmative nous est donnée par l'expertise que la Division forestière de l'École polytechnique fédérale a faite sous la direction du professeur H. Leibundgut, et dont nous extrayons le passage suivant: « La réserve a été divisée en 6 sections; les sections supérieures, 1 à 4, comprennent la forêt originelle; les sections 5 et 6, qui vont du pied de l'escarpement à la rive du lac, comprennent la forêt qui a poussé là après l'éboulement. La première s'étend de 1445 à 1625 m. d'altitude, et sa pente, orientée vers le nord-nord-ouest, est de 35 à 45 degrés; elle se compose essentiellement de sapins blancs et d'épicéas, semés de quelques petits hêtres et mélèzes nains. La seconde se situe entre 1405 et 1455 m. d'altitude, et rassemble des mélèzes, des pins de montagne, des trembles, des bouleaux et des épicéas. L'une comme l'autre, étant absolument intactes, constituent *un phénomène unique en Suisse, si ce n'est dans le massif alpin tout entier*. Nos photographies témoignent que la forêt de Derborence présente, dans sa structure, toutes les phases classiques de la forêt vierge sapineuse, et représente pour la recherche scientifique un sujet d'observation d'une valeur inappréciable et permanente. – Dans les sections 1 à 4, on trouve au total 71 arbres d'une épaisseur de plus d'un mètre. Les troncs les plus gros ont, à hauteur d'appui, des diamètres de 154, 156, et 162 cm. pour les sapins, de 130 et 152 cm. pour les épicéas. Les premiers ont des hauteurs maximums de 41, 43 et 44 mètres, les seconds de 35, 40 et 43 mètres. Le plus grand sapin forme une masse de 31m³. – Le double intérêt de cette réserve, pour la protection de la nature et pour la science, est renforcé par le fait qu'aujourd'hui on ne trouve plus de forêts vierges, dans le domaine où règne le sapin blanc, qu'en Bosnie, en Slovaquie, au Monténégro et dans les Carpathes. Dans le massif alpin de l'ouest, c'est la seule. Sa protection absolue trouve une pleine justification. »



La forêt vierge est indiquée sur ce plan par une tache noire, jouxtant le lac. La zone d'éboulis se reconnaît à un pointillé.



On dit que le temps fait des miracles: à Derborence, où les traces des éboulements de 1714 et 1749 sont encore visibles, un lac a surgi et la végétation a concouru à créer un site idyllique. A droite, la forêt de sapins tapisse un escarpement rocheux. Au centre du tableau, le Mont-Gond.

La parole est au botaniste

Il y a quatre ans, M. Alfred Saxer, Dr ès sciences, professeur de botanique au gymnase de Berne, a publié une remarquable monographie sur « La forêt de sapins de Derborence » (« Les Alpes », revue mensuelle du Club alpin suisse, juin 1955), dont nous citerons ce fragment: « Les arbres se livrent ici un combat sans merci; c'est une impitoyable course au soleil, d'où le travail d'élagage du forestier est totalement absent. Cette lutte engendre un mouvement cyclique qui se fait sentir plus ou moins en chaque endroit et qui dure très longtemps. Prenons par exemple un petit groupe d'antiques et puissants sapins. Leurs branches arrêtent toute lumière, et en même temps répandent sur le sol une couche épaisse d'aiguilles, d'écailles de pives, de bouts d'écorce, de ramilles. Le renouvellement d'une telle

station est généralement brutal. La tempête, ou le faix de la neige, déracine un de ces vieux géants; il tombe de tout son poids sur ses voisins, les casse et les entraîne dans sa chute. Une percée s'offre alors à la lumière. Le même phénomène se produit parfois lorsque des masses de neige se détachent des rochers. – Dans la trouée croît une flore abondante, tandis que de nombreux épicéas disputent victorieusement la lumière aux sapins blancs. Les troncs mêmes des arbres abattus sont bientôt occupés en force, dès qu'ils commencent à pourrir; sur un « cadavre » de 110 cm. de diamètre, par exemple, de 12 mètres de longueur et couché à 2 mètres au-dessus du sol, nous trouvons de jeunes épicéas de 5 à 50 cm., qui ont pris racine au nombre de 300 environ. Rien d'uniforme dans la structure de cette forêt vierge: le renouvellement se fait par places, d'étendue toujours limitée. La lumière n'est pas le seul facteur: le sous-sol est lui aussi très variable. L'empierrement, la pente, changent sans cesse. Quand un arbre s'écroule, ses racines soulèvent et remuent le terreau; les conditions chimiques sont bouleversées et conditionnent l'installation de certaines plantes. Le contraste entre la paix silencieuse de cette forêt, avec ses hautes et sombres frondaisons, et la bataille farouche, inexorable, aussi lente que manifeste, que se livrent tous ces végétaux, cause à qui y pénètre une impression très vive et très particulière. Et l'on est pleinement sous le charme quand on y découvre l'« *Epipogium aphyllum* », cette très rare orchidée sans feuilles ni chlorophylle, qui vit des années une existence souterraine, pour faire soudain jaillir de l'humus, en un été favorable, sa tige blême et ses pétales blancs... »

Gros temps à Derborence

Au-dessus de Sion, le vent avait ouvert une large trouée dans les nuages. Le soleil y lançait ses rayons et la vallée resplendissait d'une lumière encourageante. « Oui, mais Derborence a un climat à lui », murmurait, soucieux, l'inspecteur forestier qui m'accompagnait. Des gorges de la Lizerne, nous aperçûmes bientôt un amas de nuées qui, enfermées dans le sombre cirque de montagnes, ne trouvaient pas d'issue. Des rayures de pluie striaient les parois abruptes, des flocons de neige tournoyaient, un vent glacial courbait les cimes des mélèzes. Les monts étaient noyés dans la grisaille.

Ayant passé l'endroit, en aval du désert de pierres, où l'on construit actuellement un bassin de compensation souterrain, nous nous engageâmes dans l'étroit sentier qui se faufile tant bien que mal parmi les rochers de l'éboulis. Il a fallu près de deux siècles et demi pour que la coulée de pierres, péniblement, se recouvre de végétation. Pins, mélèzes, sapins, trembles et bouleaux sont encore à mi-chemin de leur croissance normale, et méritent à peine le nom de forêt; et pourtant, cette première « forêt » fait une impression très spéciale. Des colonies de bruyère des neiges (*Erica carnea* L.) tapissent le sol; les dryades à huit pétales (*Dryas octopetala* L.) et le sombre feuillage, couleur de buis, des polygales (*Polygala chamaebuxus*) cernent les amas de rochers – mais aujourd'hui toutes ces fleurs, privées de soleil et frissonnantes, se sont refermées.

Brusquement, la pente que nous longeons change de direction; partant vers le nord, un sentier franchit le torrent sur un pont de bois primitif, et nous offre la vue sur le lac. Le coup d'œil est surprenant. La catastrophe de 1714 – ou celle de 1749 – a créé un site idyllique, et dont la beauté est rendue plus prenante encore par le violent contraste, typiquement alpestre, de ses abords: d'un côté les verts pâturages semés de chalets bruns, où juin fait resplendir des cerisiers en fleurs – de l'autre un pêle-mêle de blocs géants et de troncs pourris, jadis entraînés par l'avalanche et les torrents, et formant un barrage naturel où l'eau se fraie un passage en écumant et mugissant. Vision fugitive, car les rais de lumière qui ont glissé sur les

Les troncs jadis emportés par l'avalanche ont formé un barrage naturel. De l'extrémité inférieure du lac, le regard s'étend sur la zone d'éboulis que le parler local nomme le Liappey.

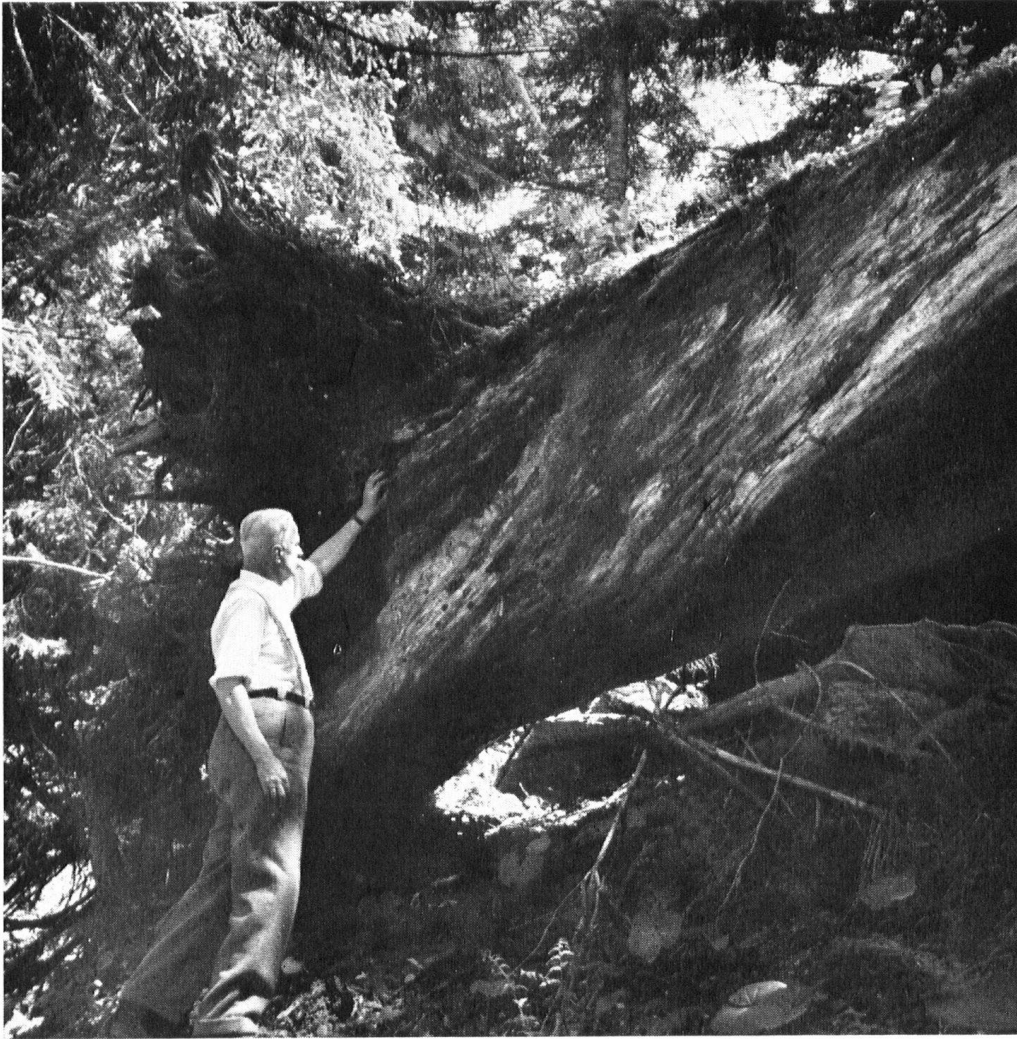


eaux et les rives disparaissent, et les nuages un instant déchirés obscurcissent à nouveau le paysage.

Du chemin qui longe la rive sud, et face à l'embouchure de la Derbonne, un sentier part à l'assaut de l'escarpement, en sa pente nord. Il permet, au promeneur qui désire parcourir une forêt vierge sans trop de difficulté, de faire connaissance avec celle que l'*Ecu d'or* va rendre pour toujours intangible. Quelques minutes de rude montée, et voici déjà les sapins blancs aux troncs énormes, couverts de mousse, tissés de lichens, aux cimes aiguës et touffues, à la ramure blessée par les tempêtes, la foudre ou les amas de neige. Nous le constatons à notre tour: la scie et la hache n'ont jamais pénétré ici, et les troncs puissants, tombés en tous sens, ont passé de vie à trépas sans intervention humaine. Ils gisent là depuis des dizaines d'années, à nos pieds, dans leur linceul de mousse, et de jeunes conifères, installés sur leur dépouille et se nourrissant de leur substance, tendent vigoureusement vers la lumière leurs branches aux aiguilles vertes et fraîches. – C'est le cycle éternel de la vie et de la mort.

A mesure que nous montons se renouvellent ces scènes impressionnantes de la nature originelle, jusqu'à ce que la neige accumulée nous arrête. Mais l'on devine où continue le tracé du chemin: il suit l'étroit couloir que la nature, depuis des siècles ou même des milliers d'années, semble avoir ménagé à ses chamois pour qu'ils puissent aisément gagner la crête et retrouver le versant exposé au soleil.

Avant de reprendre le chemin du retour, profitons encore d'une éclaircie passagère pour contempler la vue qui, de cette forêt où se livre le combat meurtrier des végétaux, s'offre à nous et que décrivait ainsi L. Seylaz, rédacteur romand des « Alpes »: « Paysage lunaire, volcanique, étrangement inhumain; vision apocalyp-



Il faut voir de ses yeux l'un de ces géants abattus par les forces naturelles pour sentir tout le drame de la forêt vierge. L'écorce est depuis longtemps dépouillée, mais il faudra encore des dizaines d'années pour que la pourriture fasse son œuvre et que le tronc disparaisse dans l'humus.



Cette forêt fait une impression si extraordinaire, si « carpathique », qu'on ne serait pas étonné d'y rencontrer un ours, un lynx ou un loup. Aucun endroit du Parc national n'est aussi proche de l'état naturel.

Sous le poids de la neige, ou vaincu par l'ouragan, ou bien par la vieillesse, un des doyens de la forêt s'est couché, laissant une place vide. Par cette brèche le soleil a pénétré dans ce qui était l'empire de l'ombre. Et une compagnie de plantes diverses a profité de l'occasion et va tenter sa chance.



De jeunes sapins et des tronçons d'arbres morts. Le pic noir assène des coups de bec dans le bois pourri d'où il extrait de succulents insectes. Et dans ce même lieu le roitelet trouve à nourrir ses petits qui pèsent moins de deux grammes.





Scène caractéristique et cent fois répétée: sur la dépouille d'un tronc pourri, la vie renaît et foisonne. C'est le cycle éternel de la vie et de la mort.

tique de fin du monde, de planète calcinée: roches dressées, accrochées aux talus, puis étendues en longues traînées comme des ossements, étalées dans la plaine, amoncelées en blocs titanesques sur les bords. » Est-ce bien là l'authentique visage de Derborence? Sa forêt est-elle donc si sauvage, si différente de toutes celles que nous connaissons – en particulier, des endroits les plus inexplorés du Parc national? Soudain, un long cri résonne comme un gémissement dans les hautes parois des Diablerets... Impossible d'en découvrir la provenance. Etait-ce un halètement du vent? le hurlement de détresse d'un animal frappé à mort? «Tu n'as qu'à te souvenir comment la montagne s'appelle: les Diablerets. Eh bien... c'est qu'Il habite là-haut, sur le glacier, avec sa femme et ses enfants!»

Sous le soleil

Je suis revenu quelques jours plus tard à Derborence, sous la voûte éclatante d'un ciel de bise, et tout était transformé. De légers nuages, pris à la pointe des sommets, s'étiraient puis se reformaient, en un jeu incessant et inoffensif. Sous la lame argentée du glacier de Tsanfleuron, une couche de lumière bleue, douce comme le pastel, transfigurait l'immense éboulis, lui enlevant son aspect lugubre. Et tandis que je me dirigeais vers la forêt, tout un royaume floral se révélait à moi, bouillonnant de vie dans les interstices des pierres et dans les replis de terrain. La grande

cohorte des touristes suit généralement les chemins battus; et pourtant, à un jet de pierre à peine, s'épanouit dans la pierraille une végétation qui attire l'attention du botaniste comme du simple ami de la nature.

Mais voici que la forêt vierge elle-même a pris un autre visage. A l'endroit précis où le sentier attaque la pente, un superbe aspic se chauffe au soleil; le crissement de mes pas le fait disparaître silencieusement sous les pierres. Venant du lac, un héron cendré fend l'air d'un vol lourd; c'est une surprise que de rencontrer cet émérite pêcheur à 1450 m. d'altitude. Mais on pouvait s'attendre à ce que cette forêt abandonnée à elle-même devînt le refuge d'une multitude d'oiseaux. Non loin de la rive se dresse un vieil arbre évidé, au tronc et aux branches percés de trous du haut en bas: c'est l'œuvre du pic noir, et sans doute du grand grimpeur. Les frondaisons touffues sont pleines du chuchotement des mésanges, que domine le cri sonore des bouvreuils. Les geais au plumage piqueté d'argent fondent par troupes sur les arbres isolés et se lancent de malicieux clin d'œil: le spectacle est rare d'un bipède humain sur leur territoire de chasse. Un pouillot Bonelli s'élance dans la lumière, et des roitelets remplissent l'air de leurs joyeuses mélodies. On voit passer des grives, des merles à collier, et jusqu'au magnifique merle des rochers, ce bijou méridional aux couleurs de brique et d'ardoise.

Décidément, la « sombre » forêt vierge est aujourd'hui méconnaissable. A travers les épaisses ramures, les rayons du soleil répandent la vie et font des taches claires sur la mousse humide; les géants abattus sont toujours là, mais des écureuils les animent, et des coqs de bruyère; le sol est plein de traces de chamois. Et voici soudain l'une des plus rares apparitions de la faune alpestre: un pic tridactyle agrippé à un épicea. Quelle joie de songer que tous ces trésors seront bientôt et resteront à nous!

Les lacets du petit sentier sont irrésistibles. La neige a fondu, et je ne peux plus m'arrêter. A mesure que l'on monte, la vue est plus vaste, plus exaltante. Jusqu'au moment où, entre deux mélèzes, on atteint la crête et le versant sud. Tournant le dos à l'alpe de Derborence, j'embrasse alors d'un coup d'œil le val de Triquent et, brillant à l'horizon dans la lumière de ce jour glorieux, la Dent Blanche, le Cervin, la Dent d'Hérens, le Rothorn de Zinal, et toute la chaîne hérissée de pointes qui mène au massif majestueux du Grand Combin. Mais les premiers plans de ce merveilleux tableau ne sont pas moins captivants: ce sont les bouquets de mélèzes de l'alpe Grenier, et, surtout, des troupes de chamois. A cette époque de l'année, les pâturages sont encore intacts, aussi les faons et leurs parents peuvent-ils gambader parmi les fleurs et brouter tout ce dont ils ont envie. Les rochers, abri sûr, ne sont d'ailleurs pas loin.

Le domaine qui va bientôt appartenir à la Protection de la nature ne s'étend évidemment pas si haut. Toujours est-il que toute cette vallée, déjà isolée naturellement, fait partie depuis 1911 du district franc fédéral; cela représente, avec les territoires vaudois qui la jouxtent, une réserve de chasse de 152 km²; aussi quelques 600 chamois s'y sont-ils installés au cours des années. Les marmottes y sont également en sûreté, dans la mesure où l'aigle royal ne prélève pas sa dîme. Son cri est devenu rare, mais les ornithologues avertis nous assurent qu'il niche régulièrement dans la région, quelque part sous un auvent de pierre.

La limite de la nouvelle réserve passe au Liappey et à l'orée de la forêt vierge. Depuis le 2 juillet 1955, 15 ha. de ce territoire unique en Suisse sont à ban; mais, comme nous l'avons dit, sa vente peut seule lui assurer une protection définitive. Les sections 1 à 4 forment un tout compact et homogène; la nouvelle forêt vierge de la rive sud fait manifestement partie de cet ensemble. Du côté de l'ouest s'étendent encore les parcelles 7 et 8, qui seront annexées à la réserve, car elles sont d'un intérêt non moins exceptionnel que les premières.



N'en disons pas davantage et laissons parler maintenant nos illustrations. Elles convaincront sans doute nos lecteurs qu'en dépit du sinistre éboulement des Diablerets, tout bien considéré, Maurice Zermatten a raison quand il s'écrie: « Derborence est l'un des coins les plus merveilleux de notre pays! »

W. Z. et C. B.

La limite supérieure de la forêt est à 1650 mètres. En face, la Tour St-Martin, appelée aussi Quille du Diable, qui fait partie de la chaîne des Diablerets.



C'est le sculpteur Carl Fischer, à Zurich, qui a dessiné la médaille de chocolat.